

sa mère est écervelée. Ils sont dé-
cidés à s'épouser.

Comme Lucien vient lui parler de
ce mariage, Horace déclare net qu'il
y est opposé, qu'une jeune fille de la
qualité de Germaine n'est point faite
pour un libertin ; et là-dessus, l'avo-
cat fait à son frère, avec gravité,
tout un cours de morale, à quoi Lu-
cien, qui sait qu'Horace a une mai-
tresse, se permet de sourire. Et il
apprend à Horace que sa femme
sait qu'il la trompe, et qu'elle en
souffre affreusement.

Survient Sylvie. Horace lui dit :
"Elle sait tout." Sylvie murmure :
"Pauvre femme !" puis fait mille
gamineries qui ont pour objet de dé-
cider Horace à la suivre jusqu'à son
petit hôtel d'Auteuil où, Germaine
étant chez des amis à la campagne,
elle a préparé un délicieux dîner.
Horace résiste ; puis faiblit ; enfin
cède.

Ce premier acte, vif et net, est
d'une très bonne tenue. Le tableau
qui vient ensuite ne fait que le pro-
longer. Dans le jardin de Sylvie à
Auteuil, les amants évoquent leurs
premières rencontres. Loin de la
douleur de son épouse, Horace se
sent libre et s'épanouit. Ils disent
des banalités et des folies. Gentil-
ment, elle se moque de lui, de son
prénom qu'elle trouve ridicule, et
laisse éclater sa joie en un rire perlé,
dont les notes s'égrènent dans cette
nuit Vénitienne en gammes multi-
chromatiques. A cette minute on a
l'impression très nette que l'Hiron-
delle s'est muée en rossignol. Tout
à coup, Horace s'émeut parce qu'il a
cru entendre un sanglot... "Tu es
fou !" lui dit Sylvie. Pourtant, il
ne s'était pas trompé. Ce sanglot,
c'était le cri de douleur de sa pauvre
femme, cachée derrière un treillis,
et qui avait eu le torturant courage
de suivre les coupables jusqu'à leur
retraite d'Auteuil.

Lucien, cependant, a été très ému
du désespoir de sa belle-sœur. A
son tour, il fait de la morale à Ho-
race. Horace l'envoie promener ; il
ne songe plus qu'à divorcer ; il a
gâché sa vie, il veut la refaire... Su-
zanne, qui écoutait sans doute à la
porte, surgit tout-à-coup et rompt le
silence qu'elle s'était jusqu'alors
imposée à l'égard d'Horace. Elle

crie toute sa jalousie et tout son
amour méconnu. Et nous ne dou-
tons pas qu'elle souffre horrible-
ment. Mais c'est une femme mal-
adroite. Elle a sans le vouloir une
façon agressive de dire les choses...
Et loin de convaincre Horace, elle
l'exaspère !

A la suite de divers incidents, Su-
zanne Lenoir fait son entrée chez
Sylvie. Scène violente. Suzanne
crie de nouveau sa douleur, traite
Sylvie de voleuse d'amour et, dans
son emportement, finit par souhaiter
le malheur de Germaine dans l'ave-
nir : "Elle payera pour vous !"

Sylvie en a assez. Elle congédie
sa rivale et, comme Horace vient
d'entrer, elle lui dit qu'il faut qu'ils
se séparent à jamais... L'amante se
sacrifie à la mère. Germaine épou-
sera son fiancé.

Cette élégante pièce ne pouvait
se terminer que par une jolie phrase.
La voici dans sa douce mélancolie :

"Sylvie (à Germaine) : Prends-
moi dans tes bras, ma toute petite.
"Serre l'Hirondelle contre ton cœur.
"C'est toi qui lui a cassé les ailes."

Mme Réjane et Dumény ont in-
terprété leurs rôles à la perfection.
Dumény s'était fait une tête à la Wal-
deck-Rousseau qui était à elle seule
tout un poème. Les décors sont
merveilleux, entr'autres celui du se-
cond acte, où la villa d'Auteuil nous
apparaît dans un éclat féérique.

Et puis, il y a là, comme costu-
mes, des créations de je ne sais quel
grand couturier de la rue de la Paix,
(je ne serais pas autrement surpris
d'apprendre qu'elles sont signées
Paquin), dont vous me direz des
nouvelles, mesdames... C'est déli-
cieux.

Le programme de la semaine s'est
terminé par "La Parisienne", de
Becque. Ce feuilleton étant déjà
trop long et le morceau en question
extrêmement risqué, je me contente
de le mentionner en passant. Pour
ceux de vos lecteurs qui seraient dé-
sireux de connaître une excellente
critique de la "Parisienne", je me
permets de rappeler que M. Jules
Lemaître, dans ses recueils de feuil-
letons dramatiques, a écrit sur ce
sujet des pages définitives et qui
méritent d'être lues et retenues à

cause de leur éminente valeur litté-
raire.

FRED. GÉLINAS.

Nous reproduisons avec empres-
sement, ces lignes élogieuses, extrai-
tes d'un journal parisien, à l'adresse
d'une artiste canadienne dont le ta-
lent est connu et apprécié de tous.

"Mademoiselle Victoria Cartier,
la pianiste et organiste si hautement
estimée à Paris comme au Canada,
tout à fait remise d'une longue indis-
position, s'est embarquée à bord de
la "Savoie," le 25 octobre. Ses mai-
tres et admirateurs avaient compté
la retenir à Paris, tout au moins, cet
hiver, pour la faire entendre de nou-
veau, et applaudir par le public pa-
risien

"Peu d'artistes ont reçu à Paris
autant de témoignages de sympathie
et de juste appréciation de leur ta-
lent. Aux yeux de tous, elle occupe
maintenant, dans son art, un rang
élevé et jouit d'un prestige incon-
testé."

Mlle Victoria Cartier, de retour
d'un séjour de deux ans en Europe,
et tout à fait remise d'une longue in-
disposition, vient de réouvrir un
studio musical au No 169 rue St-
Denis, près de l'Université Laval.
Elle y recevra des élèves pour le
piano, l'orgue, et le plain-chant gré-
gorien (méthode de Solesmes).
Cours et leçons particulières. Pour
renseignements, s'adresser chez elle
le matin de 10 hrs à midi.

"Les Contemporains," revue heb-
domadaire illustrée de 16 pages in-
8°. Abonnement: Un an, 6 francs ;
le numéro 0 fr. 10.—Specimen sur
demande. Biographies parues en
novembre 1904. Mgr Berneux, vi-
caire apostolique de la Corée.—Ba-
beuf, révolutionnaire communiste.—
Guillaume IV, roi d'Angleterre.—
Glinka, compositeur russe. Biogra-
phies à paraître en décembre: Duc
de Morny.—Fox, orateur et homme
d'Etat anglais.—Maréchal Gouvion-
Saint-Cyr.—Delille, poète français.

Citrons essence Jules Bourbonniè-
re se vend à \$1.00 et \$1.50 la livre